



**ANNE ALOMBERT** PHILOSOPHE, ENSEIGNANTE-CHERCHEUSE À L'UNIVERSITÉ PARIS 8

## "L'ATTENTION EST DEVENUE UNE RESSOURCE ÉCONOMIQUE"

À l'occasion de la sortie de son nouvel essai, *Schizophrénie numérique*, la philosophe, membre du Conseil national du numérique, revient avec nous sur la façon dont les technologies peuvent affecter notre capacité à penser, créer et innover.



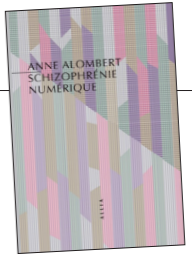
ANNE ALOMBERT

**1989** Naît à Lyon.

**2020** Publie le livre *Bifurquer*, coécrit avec le philosophe Bernard Stiegler et le collectif Internation (éditions Les liens qui libèrent).

**2020** Soutient sa thèse, effectuée à l'Université Paris Nanterre, qui porte sur la question des rapports entre vie, techniques et esprits dans les travaux de Gilbert Simondon et Jacques Derrida.

**2021** Rejoint le Conseil national du numérique et intègre l'Université Paris 8 en tant qu'enseignante-chercheuse.



**2023** Publie *Schizophrénie numérique* (éditions Allia).

**L**e numérique rendrait-il schizophrène ? Pour Anne Alombert, notre société est en tout cas tiraillée entre le catastrophisme et l'optimisme béat suscités par les progrès exponentiels de l'intelligence artificielle (IA). Avec *Schizophrénie numérique*, son dernier livre, la philosophe alerte sur la nécessité de sortir de ce schéma afin de « transformer les technologies qui contrôlent nos cerveaux connectés en des technologies réflexives et contributives ».

**01NET** Votre livre s'appuie en partie sur des travaux menés au sein du Conseil national du numérique (CNNum), dont vous êtes membre. Mais, au fait, c'est quoi le CNNum ?

**ANNE ALOMBERT** Le CNNum est une commission consultative qui a pour fonction d'« éclairer » notamment les décideurs politiques sur les enjeux des technologies pour la société. Parce que sa transformation numérique engage des mutations bien plus profondes qu'on ne pourrait le croire au niveau des esprits individuels, des organisations collectives et des institutions sociales. Pour aborder cette grande question, nous étudions le numérique comme un fait social total, à travers un certain nombre de thématiques, notamment la transformation des savoirs et de l'éducation, la circulation des informations, l'économie des données, la question du travail, de la monnaie, des institutions, de la démocratie... Et, à chaque fois, nous établissons une sorte de synthèse des travaux sur le sujet pour expliciter les enjeux et identifier des leviers afin d'améliorer la situation ou éviter des risques que nous avons repérés. Ce conseil est composé d'une diversité de profils – chercheurs en sciences humaines, en sciences exactes, philosophes, mathématiciens, anthropologues, ingénieurs-informaticiens, entrepreneurs... Disons que de nombreux champs à la fois disciplinaires et professionnels sont représentés.

**01NET** Votre champ disciplinaire à vous, c'est la philosophie... Parce que philosophie et technologie, ça rime ?

**A. A.** Longtemps la technique et la technologie n'ont pas fait l'objet de pensées et de réflexions philosophiques, la philosophie se concentrant sur de grandes questions métaphysiques ou épistémologiques. La question de la technique était parfois présente, mais toujours secondaire. Avec la révolution industrielle, cela a bien sûr évolué, jusqu'à ce que la technologie devienne un enjeu sociétal majeur et pénètre le champ philosophique. On hérite cela dit d'une opposition traditionnelle : d'un côté, ce qui relève de la culture et des humanités; de l'autre, de la technologie et de l'ingénierie. Une opposition très marquée aujourd'hui dans l'enseignement supérieur, où l'on sépare les sciences humaines des sciences exactes et de celles de l'ingénieur. Difficile de faire dialoguer ces différents champs ! C'est aussi pour cela que l'initiative de ce CNNum est précieuse.

**01NET** Au sein du CNNum, vous avez travaillé sur les effets nocifs de « l'économie de l'attention ». Qu'est-ce ?

**A. A.** L'économie de l'attention consiste à capter l'attention d'un maximum de gens pour la revendre à des annonceurs sous forme d'espaces publicitaires. Souvenons-nous de Patrick Le Lay, ex-PDG de TF1, qui résumait son métier comme celui d'un vendeur de « temps de cerveau humain disponible ». En somme, diffuser des émissions ramollissant le cerveau pour le rendre réceptif aux publicités. Cette économie de l'attention s'est déployée différemment, mais bien plus massivement et puissamment avec les technologies numériques. Aujourd'hui, les plateformes de contenus et les réseaux sociaux ont pour objectif de collecter un maximum de données de leurs utilisateurs pour les profiler et leur envoyer des messages publicitaires ciblés. L'enjeu ? Faire en sorte que ces

utilisateurs restent le plus longtemps possible sur les plateformes, à coups de fonctionnalités et d'interfaces influençant leurs comportements – défilement infini ou notifications, par exemple. Des technologies persuasives qui stimulent la sécrétion de dopamine, le neurotransmetteur responsable de la sensation de plaisir, pour donner envie de continuer à utiliser la plateforme ou le réseau social. L'attention est devenue une ressource économique. Captée et revendue, presque comme une ressource naturelle.

**01NET** Les IA comme ChatGPT jouent-elles un rôle dans cette économie de l'attention ?

**A. A.** Absolument ! Lorsque vous demandez à ChatGPT de générer un texte à votre place, vous lui déléguez vos facultés de

## « UNE TECHNOLOGIE COMME CHATGPT PEUT AFFECTER LA MANIÈRE DONT NOUS IMAGINONS »

mémoire, de synthèse, de réflexion et d'imagination. Or, pas d'attention sans conscience, et de conscience sans mémoire. C'est-à-dire que ce qui nous permet de prendre conscience des choses, c'est la différence entre le passé et le présent. Et j'ajouterais même que sans mémoire, et donc sans conscience, pas d'imagination, puisque sans passé ni présent, il ne peut y avoir d'avenir. La mémoire, l'attention et l'imagination sont de ce fait par essence liées. Or, une technologie comme ChatGPT peut affecter la manière dont nous imaginons, car elle ne crée rien de nouveau, contrairement à l'esprit humain. Ses algorithmes se contentent de fournir les meilleures réponses possibles

en réalisant des calculs probabilistes à partir de masses de données énormes. En vous reposant sur cette IA, vous risquez de ne plus exercer vos propres facultés d'invention, et donc de mémorisation et de pensée. Parce que pour les conserver, il faut les cultiver en permanence.

**01NET** Comment ne pas se laisser piéger ?

**A. A.** Dur d'échapper à ces mécanismes, qui agissent sur nous à un niveau infra-conscient, en stimulant nos réflexes et pulsions, et en court-circuitant bien souvent nos capacités réflexives, décisionnelles, de volonté ! Évidemment, on peut chacun essayer de lutter, mais, à mon avis, ce problème nécessite de passer aussi par le collectif et le politique. Dans le rapport sur l'économie de l'attention, nous avons identifié un certain nombre de leviers juridiques pour protéger les usagers. Dans *Schizophrénie numérique*, je pose aussi la question des critères de financement des innovations technologiques : peut-on continuer à financer des dispositifs qui mettent en péril les facultés de penser et la cohésion des sociétés ? Enfin, l'éducation a un rôle à jouer. En parler, notamment avec les jeunes, peut aider à se réapproprier le problème

et à imaginer des activités et technologies autres. On évoque encore très peu dans les collèges et lycées les alternatives aux réseaux sociaux et aux plateformes dominantes. Dommage ! Parce que l'enjeu, pour l'avenir, est d'inventer des technologies qui ne fonctionnent pas sur la captation, et donc la destruction, de l'attention, mais permettent, par exemple, la mise en relation d'individus, la constitution de communautés de pairs, des activités contributives et réflexives. Comment donc prendre en charge socialement ce problème, à la fois du point de vue de l'éducation, de la législation et de la politique de l'innovation ? Bref, il y a de quoi faire ! ● Propos recueillis par Jean-Marie Portal